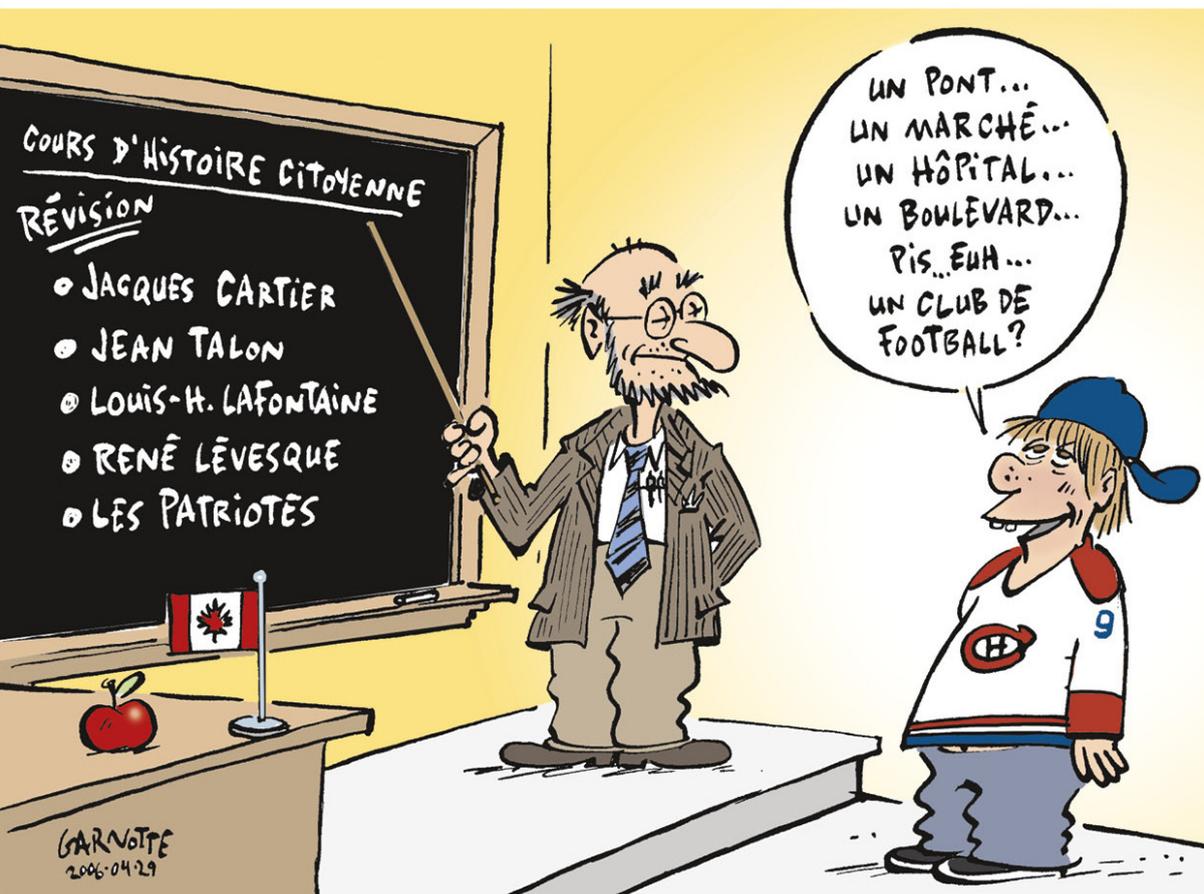


Jocelyn Létourneau

Je me souviens ?

Le passé du Québec dans
la conscience de sa jeunesse



FIDES

Jocelyn Létourneau

Je me souviens ?

Le passé du Québec dans
la conscience de sa jeunesse

Du même auteur

(sélection)

Canadians and Their Pasts, avec Margaret Conrad, Kadriye Ercikan, Gerald Friesen, Delphin Muise, David Northrup et Peter Seixas, Toronto, University of Toronto Press, 2013.

Le Québec entre son passé et ses passages, Montréal, Fides, 2010.

Que veulent vraiment les Québécois ? Regard sur l'intention nationale au Québec (français) d'hier à aujourd'hui, Montréal, Boréal, 2006.

Le Coffre à outils du chercheur débutant : guide d'initiation au travail intellectuel, nouv. éd. revue et augmentée, Montréal, Boréal, 2006 (Oxford University Press, 1989). Trad. en espagnol et en portugais.

Le Québec, les Québécois : un parcours historique, Montréal et Québec, Fides et Musée de la civilisation, 2004.

Passer à l'avenir : histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui, Montréal, Boréal, 2000. Prix Spirale de l'essai. Trad. en anglais.

Les Années sans guide : le Canada à l'ère de l'économie migrante, Montréal, Boréal, 1996.

Jocelyn Létourneau

Je me souviens ?

Le passé du Québec dans
la conscience de sa jeunesse

Mise en pages : Bruno Lamoureux
Conception de la couverture : Bruno Lamoureux
Illustrateur de la couverture : Garnotte

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Létourneau, Jocelyn, 1956-

Je me souviens ? : le passé du Québec dans la conscience de sa jeunesse
Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-7621-3718-7 [édition imprimée]

ISBN 978-2-7621-3719-4 [édition numérique PDF]

ISBN 978-2-7621-3720-0 [édition numérique ePub]

1. Conscience historique. 2. Québec (Province) — Histoire. I. Titre.

D16.8.L47 2014 901 C2014-940159-0

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Groupe Fides inc., 2014

La maison d'édition reconnaît l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition. La maison d'édition remercie de leur soutien financier le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). La maison d'édition bénéficie du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

IMPRIMÉ AU CANADA EN FÉVRIER 2014

Note au lecteur

Les énoncés servant de base au présent travail sont consignés dans un site Web expressément conçu pour accompagner l'ouvrage :

www.tonhistoireduquebec.ca

Codés pour préserver l'anonymat des répondants, les énoncés sont classés selon différentes logiques. De cette manière, le lecteur peut prendre connaissance des énoncés, éprouver nos classements et effectuer les siens propres.

Par le biais du site Web, l'utilisateur aura le loisir d'enrichir la banque d'énoncés en répondant lui-même au questionnement ayant servi de base à la rédaction de l'ouvrage.

À terme, c'est en tout cas notre souhait, le site Web deviendra un espace d'échange grâce à un blogue qui permettra de faire du livre – et des thématiques abordées en ses pages – le lieu d'une conversation animée et continue. L'utilisateur pourra ainsi commenter nos billets et suggérer des interprétations complémentaires ou concurrentes aux nôtres, y compris sur la question des méthodes d'enseignement de l'histoire aux jeunes d'aujourd'hui.

Il est prévu que le site demeure en ligne le plus longtemps possible, alimenté qu'il sera de billets, de vidéos et d'autres prestations de l'auteur ou de collaborateurs.

Introduction

On dit des jeunes Québécois qu'ils sont ignorants du passé de leur société. Posée comme grave, la situation tracasse d'ailleurs bien des intervenants. Dans l'inculture historique réputée de la nouvelle génération, nombreux sont les enseignants, éditorialistes, chroniqueurs ou historiens qui présentent la perte des repères communs, la fragmentation de l'identité collective et le déclin du patriotisme national.

Là ne s'arrête pas l'inquiétude. À Québec comme à Ottawa, gouvernants et décideurs se montrent en effet fort préoccupés de ce que les moins de 25 ans ne sachent pas, par exemple, qui fut le premier premier ministre du Québec ; aient oublié les victoires de Pierre Le Moyne d'Iberville à la baie d'Hudson au xvii^e siècle ; ne se passionnent pas pour le rappel de la guerre de 1812 ; ou restent indifférents à la chronique des débats constitutionnels ou parlementaires. Pour affronter le problème, ils imaginent toutes sortes de solutions : révision des programmes d'histoire, mise sur pied de comités d'études, multiplication des sites de diffusion d'histoire, instauration de cours obligatoires, commémorations et célébrations tous azimuts, expositions et reconstitutions historiques, émissions de timbres et de pièces de monnaie portraiturant de grandes figures héroïques ou symboliques...

Le caricaturiste Garnotte, dont le dessin est reproduit en page couverture, avait-il raison de dépeindre les jeunes Québécois d'aujourd'hui comme de pauvres ignares qui, interrogés sur l'identité de Jacques Cartier, de Jean

Talon, de Louis-Hippolyte La Fontaine, de René Lévesque et des Patriotes, ne trouvaient mieux à répondre qu'un pont, un marché, un hôpital, un boulevard et un club de football ?

* * *

On ne niera pas qu'à propos du passé du Québec, les compétences des jeunes soient réduites. Cela ne signifie pas qu'ils n'y connaissent rien ou n'ont pas de vision d'ensemble de l'expérience québécoise. À cet égard, les sondages qui font état d'un déficit apparent du savoir historique parmi la jeunesse pourraient cacher plus qu'ils ne révèlent, si ce n'est nous mener vers de faux diagnostics concernant son ignorance présumée de l'histoire de la province¹. C'est cette hypothèse – soit que les jeunes, malgré leurs carences en matière de connaissances historiques, se font une idée assez forte de ce que fut le passé du Québec – que nous avons voulu vérifier à

À propos du passé du Québec, les jeunes se souviennent. Mais lorsqu'on les invite à camper la substance de ce passé dans une phrase ultime, de quoi se rappellent-ils au juste ? Telle est l'interrogation qui gouverne cette étude.

partir d'une enquête exhaustive sur les représentations qu'ils offrent du parcours de leur société dans le temps.

Pour parvenir à nos fins, nous avons recueilli, auprès d'un grand nombre de locuteurs provenant de toutes les régions du Québec et fréquentant différents niveaux d'études, depuis la 4^e secondaire jusqu'à l'université, de courts récits dans lesquels ils répondaient, en trois paragraphes ou en trois pages selon leur inspiration, à l'invitation suivante : « Racontez-moi l'histoire du Québec comme vous la connaissez, depuis le début. » Au terme de l'exercice, il leur était demandé de condenser en quelques mots l'essentiel de l'histoire québécoise. La question posée se lisait comme suit : « Si vous aviez à résumer, en une phrase ou une formule, l'aventure historique québécoise, qu'écririez-vous personnellement ? »

L'objet du présent livre est d'analyser les « réponses » fournies par les jeunes à cette dernière question commandant de leur part une brève et rapide réaction. À propos du passé du Québec, les membres de la nouvelle génération se souviennent, c'est évident ; mais de quoi se rappellent-ils au juste lorsqu'ils ont à camper la substance de ce passé dans une *ultima sententia*, forme d'expression à laquelle ils sont habitués en tant qu'infatigables producteurs et consommateurs de *tweets*, de textos et de clips ? Telle est l'interrogation principale qui gouverne cette étude.

* * *

À l'encontre de ce que l'on pourrait croire, les formules utilisées par les jeunes pour rendre compte de l'expérience québécoise dans le temps n'ont rien de léger ou d'insipide. Si certaines phrases se révèlent triviales (« On a une belle histoire » ; « Toute une aventure » ; « Beaucoup de changements »), plusieurs sont porteuses de visions puissantes du parcours québécois. Par exemple : « On s'est battu », « Société distincte », « Quête d'identité », « Les Anglais nous ont eu », « English vs French ». Quelques locuteurs ont fait preuve d'ironie : « Une belle histoire. Dommage qu'elle ne se soit pas passée un peu plus au sud, l'hiver serait moins dur ! » ; « Jadis il y avait des Amérindiens, ensuite des bûcherons, maintenant des indécis » ; et encore : « On est né pour des petits pains mais on va peut-être finir avec la brioche qui sait. » D'autres répondants ont joué aux philosophes avec parfois beaucoup d'à-propos : « L'histoire du Québec est un casse-tête dont les pièces se retrouvent ici et ailleurs » ; « C'est le commencement d'une société qui se cherche » ; et il y a cette phrase, l'une des plus lumineuses du corpus, qui a failli servir de titre à l'ouvrage : « J'ai pas eu le temps de finir, l'm sorry ? » S'il s'est trouvé des jeunes qui ont pris prétexte de l'exercice pour militer en faveur d'une cause (« Québec libre » ; « Se relever et continuer » ; « Il est temps de récolter la moisson dans les champs de l'histoire » ; « Anglos go home – Quebec moto »), un très grand nombre d'entre eux a simplement cherché à produire une formule aussi neutre que possible pour décrire

l'aventure québécoise depuis le début : « L'histoire du Québec, c'est le récit d'un peuple en évolution » ; « Le Québec s'est développé au fil des années » ; « Une nation à l'identité changeante » ; « There was a lot of political happenings ».

* * *

Les quelque 3 423 locutions que, de 2003 à 2013, nous avons recueillies auprès de répondants inscrits dans des établissements scolaires francophones ou anglophones sont bien sûr intéressantes à analyser au premier degré, celui de leur signification immédiate. En lisant un énoncé, on prend en effet connaissance du constat ou du bilan qu'établit un auteur à propos du passé du Québec. Par exemple, lorsqu'un jeune résume l'aventure québécoise par la phrase « Une découverte extraordinaire d'une province magnifique », il est clair que sa perception du passé québécois est enthousiaste. À l'évidence, ce jeune est porteur d'une représentation optimiste, voire comblée, de ce que fut le passé de sa société. Il estime que le parcours historique du Québec, dans son ensemble, a été heureux d'hier à aujourd'hui. C'est en tout cas le jugement qu'il émet, nonobstant l'ampleur ou la précision de ses connaissances factuelles.

A contrario, le jeune qui synthétise le passé québécois dans la formule « La domination des autres pays rendent le Québec ce qu'elle est aujourd'hui² » exprime une vision dramatique, tout au moins préoccupée, de ce que fut l'expérience historique québécoise. Pour ce jeune, l'aventure québécoise dans le temps se veut tragique en ce qu'elle résulte d'une volonté extérieure au Nous, sorte de contrainte que l'Autre a imposée au Québec et qui a freiné son accomplissement dans ce qu'il aurait pu être ou dû devenir. Bien sûr, il se peut que le répondant appuie sa perception du passé sur un ensemble de faits positifs qu'il connaît et maîtrise par ailleurs. Mais il est également possible que la représentation qu'il met en avant procède de l'arrêt idéologique, du poncif automatique ou de la répétition mécanique bien plus que du diagnostic raisonné.

Au-delà du sens immédiat dont elles sont tributaires, les formules employées par les répondants pour représenter l'expérience passée du Québec forment un corpus fascinant à étudier parce qu'elles permettent d'accéder à quelque chose de plus grand, de plus profond et de plus déterminant que ce qu'elles font apparaître *a priori*. On parle ici de la conscience historique des jeunes, ce que met en exergue le sous-titre du livre.

Marginal dans la pensée française actuelle³, mais toujours central dans la tradition intellectuelle allemande⁴, le concept de conscience historique peut être défini, simplement, comme ce qui relève de la préhension et de la compréhension active et réfléchie de ce qui fut, sorte d'intellection ou de conceptualisation plus ou moins élaborée d'informations premières ou d'expériences brutes touchant le passé, informations et expériences dès lors portées à un niveau secondaire d'assimilation et d'appropriation. Précisons que, tout en entretenant avec elle une relation dynamique constante, la conscience historique n'est pas réductible à la mémoire historique : l'une et l'autre doivent être distinguées.

La mémoire historique découle de ce qu'un individu a vécu ou de ce qui lui a été transmis et qui, formant une espèce de bagage informatif primaire, habite ou garnit le fond de son esprit. En pratique, la mémoire historique est constituée de savoirs entassés, vaguement organisés et faiblement fécondés par la pensée réflexive. À titre d'énoncé transmis qui circule depuis longtemps dans la société québécoise et qui est très largement connu ou reconnu par la population, mentionnons le suivant : « En 1759, sur les plaines d'Abraham, à l'extérieur des murs de la ville de Québec, a eu lieu une bataille entre les Français et les Britanniques que ces derniers ont remportée. » On est ici en présence d'un énoncé franc, factuel dans sa facture et délié de toute thèse ou interprétation l'enserrant dans ses mailles.

La conscience historique est d'un autre ordre. La formule suivante résume bien sa nature : « Tout a commencé par la défaite ». Dans cette locution, il y a bien plus que la référence à un fait avéré – la bataille des plaines

d'Abraham. Il y a le condensé d'une vision du passé entièrement articulée à un jugement historique très pesant que l'on pourrait ainsi décoder : au départ du parcours québécois se trouve une défaite, c'est-à-dire un événement négatif qui a eu des répercussions importantes sur la suite des choses. Dans la logique de la formule, l'idée de défaite est capitale. Elle exprime une intellection particulière de la bataille des plaines. Celle-ci n'est pas ou n'est plus seulement un fait brut du passé. Il s'agit du point de départ malheu-

reux d'un parcours historique qui, pour l'auteur, fut apparemment difficile, ne serait-ce que parce qu'il a fallu, à terme, contrecarrer ou neutraliser les séquelles d'une défaite initiale perçue comme déformatrice d'une trajectoire prometteuse.

La transformation du passé en histoire par l'intellection humaine est une opération inévitable pour qu'il reste quelque chose de ce qui fut, sorte d'héritage à porter avec soi au présent et pour l'avenir.

Disons-le autrement : avec la formule « Tout a commencé par la défaite », on n'est pas simplement dans l'ordre des faits (ce qui s'est effectivement passé). On est plutôt dans l'ordre de la signification et de l'évaluation métahistoriques de ce qui a eu lieu (valeur, sens et portée de ce qui est survenu). Ici, le fait historique cesse d'être

une donnée plate du passé nourrissant la connaissance froide de ce qui fut. Il est le pivot d'un mode d'entendement de l'ayant-été qui, de la part du sujet, dénote une appropriation et une assimilation particulières du passé. Or, dans l'opération processuelle par laquelle le sujet se saisit de ce qui fut, le passé devient plus que l'ensemble des faits qui le constituent. Il advient comme histoire, c'est-à-dire qu'il se réalise comme amalgame de *factualité*, d'interprétation et de points de vue. La transformation du passé en histoire par l'intellection humaine, ce qu'on appelle aussi l'historicisation du passé, est d'ailleurs une opération inévitable pour que, de ce qui fut, il reste quelque chose qui compte, sorte d'héritage à porter avec soi au présent et pour l'avenir. Suivant en cela Paul Ricœur, on pourrait dire du passé qui n'est pas saisi ou acquis par le sujet – et qui donc n'est pas pris, éveillé ou fertilisé par la conscience de l'être pensant – qu'il demeure dans les limbes, sorte de lieu

de latence où tout ce qui y languit est comme en état de dormance, forme platonique de l'inconnaissance ou de l'ignorance, parfois de l'oubliance⁵.

* * *

Chez les jeunes qui ont participé à l'enquête, la formule utilisée pour exprimer le passé québécois est donc intimement liée à la conscience – plus ou moins évoluée, on le verra – qu'ils ont de la condition québécoise dans le temps. Au même titre que le récit auquel il est rattaché, mais de manière plus synthétique, éclatante ou impressionniste, l'énoncé forgé par le jeune est symptomatique de l'état de sa pensée sur le passé du Québec⁶. Dans la phrase du jeune se trouve en effet – et c'est là qu'on rejoint l'essentiel – une part d'estimation, de discernement, de raisonnement et de sentiment qui relève de sa conscience vive des choses du passé bien plus que de la connaissance grise des faits de l'histoire.

Que reste-il de l'expérience québécoise une fois jaugés tous ses paramètres, décantés tous ses éléments, élaguées toutes ses redondances et appréciées toutes ses dimensions ? Telle est la question à laquelle l'élève ou l'étudiant tente de répondre comme il le peut en fonction de ce qu'il sait ou de ce qu'on lui a dit du passé québécois, de ce qu'il saisit et comprend de cette réalité, de ce qu'il est au présent comme « historiant » novice et de ce qu'il perçoit des enjeux de sa société à titre de citoyen en devenir. Plus la conscience qu'a le jeune du passé québécois est alerte et développée, plus l'expression qu'il emploie pour le caractériser est forte et sentie, que ce soit dans le sens de la militance (« Le Québec peut se débrouiller sans l'aide du Canada »), de la réjouissance (« Un succès »), de la suffisance (« Le Québec est unique »), de la souffrance (« L'histoire d'un peuple floué »), de la pertinence (« L'indépendance et l'interdépendance ») ou de la nuance (« Quebec history is all about exploration and culture »), pour s'en tenir à ces genres. Dans tous les cas, on est en présence de jeunes qui sont habités d'une intelligence particulière de l'aventure québécoise, intelligence exacerbée ou modérée, exaltée ou déprimée, indisposée ou apaisée, c'est selon

leur entendement des choses du passé au présent, selon leur orientation politique ou leur ligne idéologique, ou selon d'autres facteurs encore ; et la formule qu'ils utilisent pour refléter ce passé s'enracine précisément dans l'état de pensée – la conscience historique – qui les inspire ou les obsède. Bien sûr, et on ne le niera pas, il est également des jeunes qui manifestent une conscience historique à ce point balbutiante qu'elle se fait indigente ou défaillante, presque absente.

* * *

Ce qui relève de la conscience historique s'articule toutefois chez les jeunes d'une autre manière. Celle-là touche aux expressions utilisées pour dépeindre le passé du Québec. En théorie, il existe une infinité de formules par lesquelles représenter l'expérience québécoise dans le temps. À cet égard, les locuteurs ont fait preuve de beaucoup d'esprit. En réalité, si les

Les visions du passé exprimées par les jeunes rendent compte jusqu'à un certain point des frontières d'un pensable historique par rapport auquel existe un impensable du passé.

énoncés ont varié dans leurs formes, ils ont été beaucoup plus constants dans leur fond. Il semble que les jeunes soient dépositaires d'un répertoire relativement restreint de visions du passé grâce auxquelles ils qualifient de manière générale l'expérience québécoise.

On aurait tort de négliger l'importance et l'influence de ces visions du passé, sortes de problématiques fortes de ce qui fut, sur les formules utilisées par les jeunes pour résumer le passé québécois. Dans la conscience historique des jeunes, ces visions ne sont rien de moins que cardinales, car elles portent en elles des concentrés de sens qui, bien plus que les faits et les dates du cours du temps, conditionnent au final ce que les jeunes savent, oublient, délaissent ou ignorent du passé. Jusqu'à un certain point, on pourrait dire des visions du passé exprimées par les jeunes qu'elles rendent compte des frontières d'un pensable historique par rapport auquel existe un impensable du passé.

Ainsi, le jeune qui synthétise l'expérience québécoise par l'expression « On s'est fait avoir ! » – et la formule revient souvent – admet implicitement qu'il appartient à une société ou à un groupe floué dans l'histoire et qui pour cette raison n'a pu accomplir sa destinée. Savoir comment la duperie s'est effectuée d'hier à aujourd'hui constitue une question secondaire par rapport à l'idée même de tromperie qui traverse comme un leitmotiv – sorte de programme de pensée ou de matrice à penser – toute la vision qu'il a du passé du Québec. Il en est de même de formules comme « La survie d'un peuple », « Conquête » ou « Les français ont perdu », toutes porteuses d'interprétations puissantes et souvent univoques de l'expérience québécoise. Dans ces trois phrases (représentatives de beaucoup d'autres), on ne saurait minimiser l'importance des visions du passé sur les données positives de l'histoire, celles-ci étant en quelque sorte appelées par celles-là qui les déterminent. Inutile de dire que le constat s'applique aux anglophones comme aux francophones, lesquels n'ont pas le monopole des conceptions simples ou simplistes du passé québécois.

Si l'objectif de l'ouvrage n'est pas d'identifier les visions historiques de base qui, dans l'espace socio-discursif québécois, inspirent les représentations des jeunes à propos du passé du Québec, il faut néanmoins admettre que les formules utilisées par ces derniers s'enracinent dans un ensemble réduit de topiques historiques étroitement liées aux phrasés d'ordre identitaire qui circulent au sein de la société québécoise⁷. Dans ce contexte, établir la liste des expressions par lesquelles les jeunes évoquent l'expérience québécoise, c'est voir comment ils nouent leur individualité à l'historicité de la société dont ils sont membres.

* * *

Il n'existe pas au Québec de travail comparable au nôtre⁸. Le plus souvent, les chercheurs ont tenté de prendre la mesure des connaissances historiques des jeunes en se décourageant d'ailleurs de leur amnésie putative et en blâmant les institutions responsables de l'enseignement de

l'histoire, au premier chef le ministère de l'Éducation, de laxisme en matière de programmes scolaires et d'objectifs pédagogiques⁹. Ce genre d'étude, il faut insister, n'a rien à voir avec l'enquête que nous avons menée, qui part du postulat que l'« ignorance » n'est ni absence ni non-pensée, mais affaire complexe¹⁰.

La conscience historique – l'objet réel de notre recherche – n'est pas en effet ce qu'un individu connaît positivement ou sait empiriquement du passé. Elle renvoie à l'idée générale qu'une personne se fait de ce qui a

La conscience historique n'est pas ce qu'un individu connaît positivement ou sait empiriquement du passé. Elle renvoie à l'idée générale qu'une personne se fait de ce qui a eu lieu. Or, on en sera désolé ou encouragé, les jeunes savent sans connaître.

eu lieu. Or, et on en sera désolé ou encouragé, les jeunes savent sans connaître. Dit autrement, ils ont une vision forte de ce qui fut à défaut d'avoir une connaissance pleine de ce qui a été. Incarnée dans les formules recueillies, cette vision est-elle adéquate ? Disons qu'elle fait sens et que ce sens n'est pas sans lien avec le passé. Évidemment, cela ne veut pas dire que les visions choisies par les jeunes pour décrire l'aventure québécoise dans le temps sont les meilleures ou les plus pertinentes. De toute façon, la question du caractère approprié ou inadapté d'un point de vue sur le passé est ici sans intérêt. Le cas échéant, l'inadéquation – ou

l'adéquation particulière – d'une vision d'histoire avec le passé témoigne de quelque chose de significatif qui mérite attention et investigation.

Lorsque nous affirmons qu'aucune recherche semblable à la nôtre n'a été menée au Québec, on ne prétend pas se trouver seul sur une île perdue au milieu d'un océan d'inscience, car tel n'est pas le cas. Si le corpus de données que nous avons constitué est unique, nombreux sont les chercheurs qui se sont penchés, à partir de méthodes diverses, sur la relation que les jeunes entretiennent avec le passé.

Ainsi en est-il de Jean-Pierre Charland, qui a conduit une vaste enquête sur les représentations de l'histoire et les rapports à la politique et à la nation chez les élèves du secondaire habitant les régions de Montréal et

de Toronto¹¹. Inspiré des travaux instigateurs de Magne Angvik et de Bodo von Borries¹², Charland a usé, pour amasser ses données, d'un formulaire comprenant 222 questions à choix de réponses. Fascinante, la recherche du didacticien permet d'en apprendre davantage sur les thèmes historiques intéressant les élèves, sur les images qu'ils associent à différentes périodes de l'histoire, sur les facteurs qui selon eux provoquent le changement historique et sur la façon dont ils envisagent le passé récent et le futur proche de leur société, en l'occurrence le Québec ou l'Ontario.

À n'en pas douter, le travail de Charland permet d'accéder à certaines facettes importantes de la conscience historique des jeunes, qui, on l'a vu, est affaire de connaissances, mais aussi de perceptions, de conceptions et de visions imaginées. Cela dit, la méthode du questionnaire fermé réduit la liberté d'expression des répondants qui doivent s'en tenir aux choix déterminés par le chercheur. Par ailleurs, aucune question posée par le collègue ne visait à susciter chez les élèves de réflexion subjective sur l'expérience québécoise dans son ensemble. Or, là se trouvent précisément la force et l'originalité de notre démarche : dans l'obtention, auprès des jeunes, de visions personnelles et choisies du passé québécois, visions qui sans être détachées de conditionnements extérieurs à leur personne – famille, amis, enseignement, discours social, environnements cognitifs, topiques collectifs, etc. – expriment leur assentiment raisonné à une représentation donnée de ce qu'a été l'expérience québécoise dans le temps. Dans cet acquiescement intentionnel, fruit d'une adhésion mûrie ou produit d'un emprunt machinal, se loge et se manifeste leur conscience historique plus ou moins développée.

Si le travail de Charland est l'un des plus exhaustifs qui ait été mené sur le rapport des jeunes au passé, il en est d'autres qui sont également captivants. On pense par exemple à l'étude de Charland, Éthier et Cardin sur les représentations sociales d'élèves de 4^e secondaire. Favorisant la méthode des entretiens individuels, les trois chercheurs ont établi, à partir d'un nombre modeste de répondants, les liens existant entre le propos des jeunes sur l'histoire du Québec, l'enseignement de cette matière en classe

et les expériences identitaires vécues par les locuteurs et leurs familles dans le cadre référentiel d'une ethnie ou d'une nation d'appartenance – amérindienne ou canadienne-française dans ce cas-ci¹³. Novatrice, l'étude est cependant limitée dans ses prétentions conclusives. Au dire des auteurs eux-mêmes, un échantillon plus large de répondants aurait été nécessaire pour fonder amplement leurs assertions.

Parmi les travaux touchant la relation des jeunes au passé figure également l'enquête de Jacques Caouette, chercheur qui s'est intéressé aux représentations relatives à l'histoire des élèves de 4^e secondaire d'une polyvalente de Val-D'Or, petite ville minière du nord-ouest québécois¹⁴. De cette recherche, centrée sur l'appréciation de l'histoire comme discipline scolaire par des jeunes de 14 ou 15 ans, il ressort que Clio n'a pas la cote auprès des élèves. À entendre les gamins, étudier l'histoire est déplaisant et superflu ; associée à la mémorisation de faits et de dates, elle est pour eux une matière difficile et ennuyante ; faiblement valorisée dans les familles, elle jouit de peu de crédit à leurs yeux. Or, sans être absente, pareille opinion de l'histoire du Québec s'est révélée assez rare chez nos répondants. Il est vrai que l'enquête ne les poussait pas vers de telles réflexions. De toute façon, qu'un jeune dise de l'histoire, y compris de l'histoire québécoise, qu'elle est plate ou qu'elle l'indiffère n'implique pas qu'il n'ait pas de vision du passé du Québec non plus que d'intuition ou d'image à propos de l'expérience québécoise, ce que Charland et ses collègues suggèrent aussi. Malgré son intérêt, le travail de Caouette apporte finalement peu à la compréhension de la conscience historique des jeunes.

C'est tout le contraire d'études menées sous les auspices de la psychologie sociale. Demandant à des répondants de produire ce qu'il est convenu d'appeler des récits culturels à contenu historique, les auteurs de ces travaux ont tenté de voir comment les représentations du passé témoignaient de – et influuaient sur – l'appréciation qu'une personne se faisait de son groupe et d'elle-même par rapport au parcours de ce groupe dans le temps. De manière générale, les recherches ont montré que la vision du passé collectif déteignait sur l'identité sociale des individus¹⁵. Le passé collectif est en effet

une référence pour comprendre d'où l'on vient et un repère solide pour se comparer aux autres. Sans vision claire de leur passé collectif, les individus semblent incapables de se définir ainsi que leur groupe d'appartenance avec précision¹⁶. De même, il existe un lien entre les visions qu'un individu offre du passé de son groupe (histoire) et les représentations qu'il a de sa condition personnelle au présent (identité). C'est ainsi que les francophones et les anglophones du Québec, tout en partageant un passé fait d'interdépendances intenses, ne proposent pas la même histoire ni ne donnent le même sens à ce qui fut¹⁷. Certains événements clés de leurs parcours entremêlés sont différemment perçus, ce qui les mène à évaluer diversement leur place dans l'histoire. L'un des exemples les plus probants à ce chapitre est celui des années 1970, temps fort de l'affirmation nationaliste au Québec, apprécié par les francophones sous l'angle positif de leur émancipation collective et envisagé par les anglophones sous l'angle négatif de leur minorisation politique. Bien que distincte par son horizon théorique de même que par sa méthode et ses ambitions, l'enquête que nous avons menée corrobore ces conclusions tout en les précisant.

Au Canada et à l'étranger, un grand nombre de travaux se rapprochent des nôtres ou les recourent sans les reproduire. On pense aux recherches qui portent sur la mémoire historique des jeunes¹⁸; qui touchent à l'assimilation des mémoires collectives par les élèves¹⁹; qui examinent la dynamique de formation des perceptions du passé²⁰; qui s'intéressent à l'évolution des mémoires historiques selon les générations²¹ ou les sexes²²; qui étudient le mode de raisonnement historique des jeunes²³; qui fouillent les contextes sociaux et scolaires d'apprentissage, y compris le rôle des maîtres dans la transmission des savoirs historiques et la formation de la pensée historique²⁴; qui scrutent les récits d'histoire produits par les jeunes pour y trouver la trace de grands schémas narratifs²⁵; qui s'interrogent sur l'impact des cours d'histoire ou de littérature dans la politisation des jeunes²⁶; qui sondent l'opinion des élèves sur l'histoire et son enseignement²⁷; ou qui tentent de cerner le lien entre conscience historique et quête identitaire²⁸. Bien que les résultats de ces travaux soient pertinents à notre démarche,

ce que nous avons réalisé se distingue de ce qui s'est fait par l'objectif du projet, par l'ampleur du corpus amassé, par la nature ouverte de l'enquête exécutée, par l'originalité des méthodes utilisées et par l'ordre du questionnement soumis aux données rassemblées. S'appuyant sur un grand nombre de recherches apparentées ou périphériques aux nôtres, le présent travail se veut unique pour le moment²⁹, incorporant et assumant les aléas de l'étude pionnière.

* * *

L'ouvrage progresse de la façon suivante. Une fois réglées certaines questions de méthode relatives à l'enquête (chapitre 1), on procède à l'analyse du corpus en avançant du général au particulier. Puisque la confection du corpus s'est échelonnée sur une période d'une dizaine d'années, ponctuée, à l'automne 2007, par la mise en œuvre d'une importante réforme du programme d'histoire au second cycle du secondaire, nous avons choisi de distinguer les phrases amassées avant l'implantation du nouveau programme (corpus principal) des énoncés recueillis après l'opération de la réforme (corpus complémentaire). Cette façon de faire présente un double avantage : elle permet d'étudier dans leur singularité respective deux corpus aux caractéristiques différentes malgré leur proximité ; elle rend possible leur comparaison afin d'en identifier les similitudes et dissemblances. Précisons que le corpus principal est plus abondant et mieux proportionné que le corpus complémentaire. Il est aussi plus riche : en pratiquer l'examen détaillé permet d'établir bien des paramètres pertinents à l'étude du corpus complémentaire. Pour cette raison, nous proposons du corpus principal une analyse particulièrement fine et exhaustive qui s'étend sur plusieurs chapitres.

C'est ainsi qu'après avoir brossé le panorama des formules recueillies auprès des élèves n'ayant pas connu la réforme du programme d'histoire en 2007 (chapitre 2), nous nous penchons, dans les chapitres 3 à 6, sur les locutions employées par les élèves de 4^e secondaire, de 5^e secondaire, du cégep et de l'université dans le secteur francophone. Il est vite apparu que l'étude

efficace du corpus commandait de distinguer les francophones et les anglophones. Bien sûr, l'intention n'a jamais été de ségréguer les deux groupes, mais de prendre acte du fait qu'il est, entre l'énonciation anglophone et l'énonciation francophone concernant le passé du Québec, assez de différences pour que l'on doive analyser séparément les expressions produites par les membres de l'un ou de l'autre groupe. Au chapitre 7 sont donc abordées, de manière spécifique, les représentations du passé forgées par des jeunes inscrits dans des établissements anglophones ; à quelques endroits dans l'ouvrage, il est certaines mises en parallèle des deux groupes qui sont aussi effectuées de façon à souligner, chez eux, l'existence de schémas contrastés d'énonciation ou de distribution des phrases par genre de vision du passé.

La suite du livre permet d'approfondir le corpus principal sous plusieurs angles supplémentaires. Dans le chapitre 8, on vérifie s'il existe, du point de vue des visions du passé du Québec, des écarts significatifs entre les jeunes habitant la métropole (Montréal et sa banlieue), la capitale nationale (Québec et sa périphérie) ou les autres régions. Le même exercice est repris au chapitre 9, cette fois pour examiner l'impact du sexe (ou du genre) sur les représentations historiques des répondants. Dans le chapitre 10, on s'intéresse à certaines dimensions particulières de la conscience historique des jeunes, celles qui touchent aux représentations qu'ils se font des Autochtones et du Canada. Au chapitre 11, on compare, chez les francophones seulement, les représentations historiques des jeunes concernant le Québec avec celles de la population en général. Finalement, au chapitre 12, on met en parallèle deux banques de données, celles du corpus principal et celles du corpus complémentaire, afin de voir si la réforme du programme d'histoire, à ce jour tout au moins, a eu des effets sur les visions que véhiculent les jeunes à propos du passé québécois. La conclusion permet de récapituler les principales trouvailles de l'enquête et de dégager les implications concrètes de l'étude aux fins de l'éducation historique des jeunes.

* * *

Il faut considérer ce livre comme la première étape d'une étude générale sur un sujet éminemment important du point de vue théorique et du point de vue pratique : celui de la socialisation des jeunes par l'histoire. La question qui tapisse le fond de l'ouvrage peut être formulée ainsi : comment,

Comment, au moment où il s'engage dans le passage tumultueux qui le mène de l'adolescence à l'âge adulte, le jeune assimile-t-il ou se dote-t-il d'un ensemble de représentations du passé grâce auxquelles il inscrit son Je dans un Nous ?

au moment où il s'engage dans le passage tumultueux qui le mène de l'adolescence à l'âge adulte, période charnière où il s'ouvre à la vie publique, s'inscrit dans des mouvements collectifs et se fait de plus en plus réceptif aux problématiques sociétales, le jeune assimile-t-il ou se dote-t-il d'un ensemble de représentations du passé grâce auxquelles il inscrit son Je dans un Nous ?

Avancer sur cette question, c'est se donner les moyens de comprendre comment la personne humaine, par l'assimilation d'un récit d'histoire dont les formules analysées dans cette étude forment la quintessence, articule son identité singulière aux visions collectives circulant dans la société. C'est également, en y accédant par le biais des représentations du passé habitant des individus historisés de différentes façons, s'aventurer sur le terrain des rapports intergroupes au sein d'ensembles culturels complexes, ce que le Québec est sans conteste. C'est enfin approcher le problème du vivre-ensemble et de la citoyenneté à construire, non seulement par rapport au présent à bâtir et au futur à préparer, mais aussi par rapport au passé à porter.

Il faut le reconnaître, on est ici au cœur de la (re)production concomitante du collectif et de l'individu dans le cadre de sociétés passant à l'avenir, question difficile mais fondamentale s'il en est.

Notes

1. Pour un constat semblable, voir Sam WINEBURG, « Making Historical Sense », dans *Knowing, Teaching & Learning History*, sous la dir. de Peter N. STEARNS, Peter SEIXAS et Sam WINEBURG, New York, New York University Press, 2000, p. 306-325.
2. Les locutions citées dans l'ouvrage sont repiquées avec les fautes d'orthographe, bavures grammaticales, bourdes syntaxiques et impairs stylistiques qu'elles contiennent, le cas échéant. Répertoriées par chapitres, les phrases mentionnées dans le livre sont disponibles sur le site www.tonhistoireduquebec.ca.
3. On notera néanmoins les travaux de Nicole Tutiaux-Guillon, notamment ses deux ouvrages : *Les jeunes et l'histoire. Identités, valeurs et conscience historique* (avec Marie-José MOUSSEAU, dir.), Paris, INRP, 1998, et *Identités, mémoires, conscience historique* (avec Didier NOURRISSON, dir.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2003.
4. Outre Hans-Georg Gadamer, figure quasi intemporelle, la référence cardinale contemporaine en Allemagne, liée à l'étude de la conscience historique, demeure Jörn Rüsen. La bibliographie de ses écrits est considérable.
5. Paul RICŒUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.
6. Au total, trois locuteurs sur quatre ayant produit une phrase synthèse ont été généralement cohérents ou même très cohérents avec leur récit d'histoire. Précisons que la corrélation entre la phrase synthèse et le récit d'histoire est bien plus forte chez les répondants ayant produit un énoncé négatif que chez les jeunes qui ont forgé une phrase neutre ou une formule à caractère positif. À ce sujet, voir Florence TILCH, « Coup de sonde sur la cohérence entre les phrases synthèse et les récits d'histoire dans le corpus Létourneau », rapport inédit, Québec, février 2013.
7. Jocelyn LÉTOURNEAU, « Mythistoires de *loser* : introduction au roman historial des Québécois d'héritage canadien-français », *Histoire sociale/Social History*, 39, 77 (mai 2006), p. 157-180. Voir aussi Jocelyn LÉTOURNEAU et Jacinthe RUEL, « Nous Autres les Québécois. Topiques du discours franco-québécois sur *Soi* et sur *Autre* dans les mémoires déposés devant la Commission sur l'avenir politique et constitutionnel du Québec », dans *Mots, représentations. Enjeux dans les contacts interethniques et interculturels*, sous la dir. de Kadiyatoulah FALL *et al.*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1994, p. 283-307.
8. On notera les exceptions suivantes, toutes recherches inspirées de nos travaux : Francine AUDET, « Mémoire du Québec, conscience historique et conscience politique chez les jeunes Québécois de niveau collégial », mémoire de maîtrise, Université Laval, 2006 ; Marie-Laure JULIEN, « La mémoire collective : récits de cégépiens concernant les représentations du parcours historique franco-québécois », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2005 ; Sabrina MOISAN, « Mémoire historique de l'aventure québécoise chez les jeunes Franco-Québécois. Coup de sonde et analyse des résultats », mémoire de maîtrise, Université Laval, 2002. On citera aussi le travail de Marc ROBICHAUD, également influencé par nos études : « L'histoire de l'Acadie telle que racontée par les jeunes francophones du Nouveau-Brunswick : construction et déconstruction d'un récit historique », *Acadiensis*, 40,

- 2 (été/automne 2011), p. 33-69. Mentionnons enfin le travail de Carla PECK, Stuart POYNTZ et Peter SEIXAS, « “Agency” in Students’ Narratives of Canadian History », dans *The Future of the Past : Why History Education Matters*, sous la dir. de Lukas PERIKLEOUS et Denis SHEMLIT, Nicosie (Chypre), The Association for Historical Dialogue and Research, 2011, p. 253-280.
9. À titre d’exemple récent, voir l’argumentaire développé par les membres de la Coalition pour l’histoire ainsi que leurs interventions sur la place publique, [en ligne] www.coalitionhistoire.org.
10. Robert F. BELLI et Howard SCHUMAN, « The Complexity of Ignorance », *Qualitative Sociology*, 19, 3 (1996), p. 423-430.
11. Jean-Pierre CHARLAND, *Les élèves, l’histoire et la citoyenneté. Enquête auprès d’élèves des régions de Montréal et de Toronto*, Québec, Presses de l’Université Laval, 2003.
12. Magne ANGVIK et Bodo VON BORRIES, *Youth and History. A Comparative European Survey on Historical Consciousness and Political Attitudes Among Adolescents*, Hambourg, Köber-Stiftung, 1997.
13. Jean-Pierre CHARLAND, Marc-André ÉTHIER et Jean-François CARDIN, avec la coll. de Sabrina MOISAN, « Premier portrait de deux perspectives différentes sur l’histoire du Québec enseignée dans les classes d’histoire et leur rapport avec les identités nationales : recherche sur la conscience historique des adolescents canadiens-français et amérindiens », dans Jean-François CARDIN, Marc-André ÉTHIER et Anik MEUNIER (dir.), *Histoire, musées et éducation à la citoyenneté*, Montréal, Éd. Multimondes, 2010, p. 183-211.
14. Jacques CAOUPETTE, « Les représentations des élèves de quatrième secondaire de la Polyvalente Le Carrefour de Val-D’Or concernant l’histoire », mémoire de maîtrise, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, 2000.
15. Christian R. BELLEHUMEUR, Francine TOUGAS et Joëlle LAPLANTE, « Le devoir de mémoire : le lien entre la mémoire collective et l’identité sociale chez les Franco-Ontariens », *Revue canadienne des sciences du comportement/Canadian Journal of Behavioural Science*, 41, 3 (2009), p. 169-179.
16. Donald M. TAYLOR et Esther USBORNE, « When I Know Who “We” are, I Can Be “Me” : The Primary Role of Cultural Identity Clarity for Psychological Well-Being », *Transcultural Psychiatry*, 47, 1 (février 2010), p. 93-111.
17. Evelyne BOUGIE, « The Cultural Narrative of Francophone and Anglophone Quebecers and their Perception of Temporal Relative Deprivation : Links with Esteem and Well-Being », thèse de doctorat, Université McGill, 2005.
18. Catherine CORNBLETH, « Images of America : What Youth Do Know About the United States », *American Educational Research Journal*, 39, 2 (été 2002), p. 519-552 ; Dale WHITTINGTON, « What Have 17 Year-Olds Known in the Past ? », *American Educational Research Journal*, 28, 4 (1991), p. 759-780.
19. Brenda TROFANENKO, « More than a Single Best Narrative : Collective History and the Transformation of Historical Consciousness », *Curriculum Inquiry*, 38, 5 (décembre 2008), p. 579-603 ; Terrie EPSTEIN, « The Effects of Family/Community and School Discourses on

Children's and Adolescents Interpretations of United States History », *International Journal of History Learning, Teaching and Research*, 6 (janvier 2006), p. 1-9.

20. Keith C. BARTON et Alan W. McCULLY, « “You Can Form Your Own Point of View” : Internally Persuasive Discourse in Northern Ireland Students' Encounters With History », *Teachers College Record*, 112, 1 (janvier 2010), p. 142-181.

21. Howard SCHUMAN et Amy CORNING, « Generational Memory and the Critical Period: Evidence from National and World Events », *Public Opinion Quarterly*, 76, 1 (printemps 2012), p. 1-31 ; Sam WINEBURG, *et al.*, « Common Belief and the Cultural Curriculum : An Intergenerational Study of Historical Consciousness », *American Educational Research Journal*, 44, 1 (mars 2007), p. 40-76.

22. Janice E. FOURNIER et Sam WINEBURG, « Picturing the Past : Gender Differences in the Description of Historical Figures », *American Journal of Education*, 105, 2 (février 1997), p. 160-185.

23. Peter SEIXAS et Tom MORTON, *The Big Six Historical Thinking Concepts*, Toronto, Nelson Education, 2013 ; Catherine DUQUETTE, « Le rapport entre la pensée historique et la conscience historique : Élaboration d'un modèle d'interaction lors de l'apprentissage de l'histoire chez les élèves de cinquième secondaire des écoles francophones du Québec », thèse de doctorat, Université Laval, 2011.

24. Stéphane LÉVESQUE, *Thinking Historically. Educating Students for the Twenty-First Century*, Toronto, University of Toronto Press, 2004 ; Paul ZANAZANIAN, « Historical Consciousness and the Construction of Inter-Group Relations : The Case of Francophone and Anglophone History School Teachers in Quebec », thèse de doctorat, Université de Montréal, 2009.

25. James WERTSCH, « Specific Narratives and Schematic Narrative Templates », dans Peter SEIXAS (dir.), *Theorizing Historical Consciousness*, Toronto, University of Toronto Press, 2004, p. 49-62 ; James WERTSCH et Kevin O'CONNOR, « Multivoicedness in Historical Representation : American College Students' Accounts of the Origins of the US », *Journal of Narrative and Life History*, 4, 4 (1994), p. 295-309.

26. Eugénie DOSTIE-GOULET, « Le développement de l'intérêt pour la politique chez les adolescents », thèse de doctorat, Université de Montréal, 2009.

27. Anna CLARK, *History's Children : History Wars in the Classroom*, Sydney, University of New South Wales Press, 2008.

28. Bogumil JEWSIEWICKI et Jocelyn LÉTOURNEAU (dir.), *Les jeunes à l'ère de la mondialisation. Quête identitaire et conscience historique*, avec la coll. d'Irène HERRMANN, Sillery, Septentrion, 1998.

29. À noter l'existence d'une recherche majeure (« La fabrication du commun. Récits de l'histoire nationale par les élèves », sous la dir. de Françoise LANTHEAUME) menée en France (y compris en Corse et à l'île Maurice), en Suisse (Genève), en Catalogne et en Allemagne, et s'inspirant en partie de notre travail. Voir aussi le travail de Marc ROBICHAUD, *loc. cit.*

1. De la méthode

Cette recherche est fondée sur un corpus que nous avons constitué à la suite d'une enquête menée sur plusieurs années et qui a mobilisé de nombreux collaborateurs empressés. Cette façon de faire était rendue nécessaire par l'objet qui nous intéressait : les représentations des jeunes concernant le passé du Québec. Au moment d'amorcer notre recherche, aucun corpus d'ampleur n'existait en effet qui permette d'entrer au cœur du sujet sur le mode désiré. Il fallait donc créer ce corpus en respectant un critérium particulier.

Le premier élément de ce critérium était que les représentations des jeunes soient relativement spontanées. En pratique, les répondants ne devaient avoir le temps de préparer leurs « réponses » à la question posée, dont on rappelle ici les termes : « Si vous aviez à résumer, en une phrase ou une formule, l'aventure historique québécoise, qu'écririez-vous personnellement ? » Le deuxième élément était que les jeunes soient dégagés le plus possible des contraintes susceptibles de peser sur leur pensée. Le troisième élément était qu'il n'y avait pas de bonne ou de mauvaise réponse à la question soulevée non plus que de réponse attendue, désirée ou désirable.

On comprend dans ce contexte que l'enquête ait été anonyme, soudaine et très peu directive : anonyme du fait que les répondants n'avaient pas à s'identifier par leur nom ; soudaine parce que, sans avertissement préalable, ils étaient invités, par leur enseignant ou leur professeur et durant les heures de classe, à donner suite à l'enquête ; très peu directive au sens où, à

l'exception de certaines consignes générales¹, aucune indication ou information n'était fournie aux répondants qui puisse les orienter ou les inspirer.

S'agissant de l'« orientation » des répondants, on ne peut éviter de s'interroger sur le libellé de la question. Il est en effet possible que ces derniers, dans leurs « réponses », aient été influencés par la formulation de la question. La chose est d'ailleurs à peu près inévitable quelle que soit l'enquête. Dans ce contexte, il est fort probable qu'une question rédigée différemment aurait engendré d'autres réactions et donc généré d'autres réponses de la part des jeunes. Pour autant, la question retenue n'est pas disqualifiée. Trois raisons principales justifient son bien-fondé.

Premièrement, il s'agit d'une question réaliste relevant de la réflexion courante chez l'individu et de la pratique ordinaire des rapports humains. Il n'est pas rare en effet qu'une personne, même jeune, soit amenée à réfléchir sur le sens global de l'expérience historique de sa société ou se fasse amicalement tarauder pour révéler ce qui définit essentiellement le passé de son pays ou de sa nation. Si l'exercice de répondre s'avère ardu, voire artificiel en partie, il demeure vraisemblable et usité. C'est ainsi qu'à défaut d'être facile, la question est pertinente ; et il est digne d'intérêt de découvrir comment les jeunes y font face.

Deuxièmement : vivant dans une société donnée et nommée – le Québec dans notre cas –, un individu ne peut éviter de se positionner par rapport au parcours historique de cette société, nonobstant la relation qu'il entretient avec elle. Difficile en effet d'habiter un lieu sans se figurer comment ce lieu est devenu ce qu'il est. La question posée permet précisément d'accéder à la représentation générale que chacun des répondants se fait du lieu du Québec – référence active, réelle et obligée pour la presque totalité d'entre eux. De leur côté, les représentations formant le corpus dans son entier permettent de saisir le sens global attribué par les jeunes à l'expérience québécoise dans son ensemble. De nouveau, il s'agit d'un sujet important et légitime qu'il vaut la peine d'approfondir.

Dernier point mais non le moindre : tout indique que les répondants, dans leur immense majorité, ont très bien saisi le sens de la question et lui

ont apporté une réponse satisfaisante de leur point de vue. S'il est vrai de dire qu'une question libellée différemment aurait inspiré d'autres genres de réponses, c'eût été pour un objet autre que celui du Québec et son expérience collective d'hier à aujourd'hui. Or, c'est ce sujet précis qu'il nous importait d'étudier.

* * *

Constituer un corpus inédit, on le sait, exige rigueur et systématisation. Pendant toutes les années qu'a duré l'enquête, l'opération de cueillette documentaire a obéi à un protocole normatif dont les moments forts ont été les suivants : après avoir expliqué le but de la recherche, le responsable distribue les feuilles-réponse aux personnes présentes en classe et les avise, d'une part, qu'elles sont libres de participer à l'enquête et, d'autre part, que l'exercice n'a pas pour but de les noter ou de les évaluer. Quarante-cinq minutes sont allouées aux répondants pour produire leur récit du passé du Québec. C'est dans le cadre de ces trois quarts d'heure qu'ils doivent également, de préférence après avoir accouché de leur texte, formuler la phrase résumant leur vision du passé québécois. Dans le même laps de temps, il leur est demandé de préciser, à partir d'une liste nominative de facteurs, ceux qu'ils considèrent à l'origine de leur représentation du passé ainsi que le degré de fiabilité qu'ils attachent aux diverses sources identifiées. Enfin, ils ont à divulguer certaines informations d'ordre autobiographique : lieu de naissance, nombre d'années passées au Canada et au Québec, âge, sexe, origine nationale ou ethnique, langue la plus parlée à la maison, langue la plus utilisée dans l'espace public, nombre d'années passées à l'école².

Compte tenu des résultats obtenus, tout indique que la procédure suivie a été efficace. Plus de 76 % des répondants sollicités dans le cadre de l'étude, que ce soit au moment de la constitution du corpus principal ou de la composition du corpus complémentaire, ont en effet produit une formule résumant leur vision du passé québécois³. Il s'agit d'une proportion bien supérieure à celle qu'atteignent en général les sondeurs. Par son contenu, la

banque de locutions amassées montre d'ailleurs des signes de saturation, ce qui laisse croire que si l'enquête avait ratissé plus largement, l'aspect général du corpus n'en aurait été modifié substantiellement. Que l'on ait recueilli les énoncés durant plusieurs années et que, du début à la fin de la collecte, les phrases n'aient pas présenté de divergence notoire sur le plan du fond ou sur celui de la forme est un autre indice qui témoigne du fait que l'on a sans doute atteint, grâce au corpus assemblé, le corps dur des représentations du passé de la jeunesse québécoise.

On a dit plus haut que certaines consignes avaient été données aux jeunes. L'une d'elles leur recommandait de réaliser l'exercice avec sérieux. Sauf exception, les répondants ont fait montre d'application dans leur évaluation de l'expérience québécoise. À cet égard, on ne doit pas considérer

« Pepsi is more popular than Coke » : voici une façon particulièrement subtile d'évoquer la distinction québécoise. Dans ce genre d'expressions à connotation ironique se cachent souvent des représentations très pénétrantes de la condition québécoise.

les formules militantes ou ironiques comme étant la preuve d'un manque d'attention de la part des jeunes. Dans les expressions classées ironiques se cachent souvent des représentations très pénétrantes de la condition québécoise dans le temps. La formule « Pepsi is more popular than Coke », par exemple, constitue une façon particulièrement subtile d'évoquer la distinction québécoise⁴. Les locutions entrant dans la catégorie « militance » sont plus délicates à traiter, car elles font état, de la part de leurs auteurs, de visions parfois très dures, voire bouillantes ou véhémentes, de la condition historique québécoise. Dans les

quelques cas répertoriés de violence verbale, il faut toutefois discerner l'effet d'un militantisme sémantiquement débridé, d'ailleurs exacerbé par la spontanéité du langage des jeunes et les pratiques discursives propres à leur âge, plutôt que le produit d'une débandade intellectuelle mal intentionnée.

L'enquête, on l'a signalé, a été effectuée en classe dans des institutions publiques ou privées et auprès d'élèves ou d'étudiants inscrits dans des filières d'études générales (secondaire et cégep) ou spécialisées (université).

Au compte des avantages de pareille démarche, il y a le fait d'accéder rapidement et facilement à la clientèle ciblée – les jeunes. Il y a aussi la possibilité de contrôler efficacement l'opération de cueillette des données. Il y a enfin la capacité de maximiser le taux de réponse. Trois inconvénients majeurs découlent cependant de cette façon de faire : *primo*, tous les jeunes ne sont pas accessibles par le canal de l'école, notamment les garçons qui délaissent le milieu scolaire après le cycle secondaire et ceux qui s'engagent dans des profils menant à l'obtention de diplômes d'études professionnelles ; *secundo*, le lieu de réalisation de l'enquête – l'environnement de la classe – pèse bon gré mal gré sur le processus d'intellection des jeunes ; *tertio*, la formule produite par le répondant pour rendre compte de l'expérience québécoise est toujours nécessairement associée à sa condition d'élève ou d'étudiant.

On pourrait ajouter un quatrième caillou à la méthode retenue : la formule forgée est l'expression d'un moment réflexif ponctuel chez le jeune et le produit d'une sollicitation explicite de la part d'un tiers. Dans un autre contexte situationnel, le même répondant aurait-il fait état du passé du Québec sous la même bannière ? Du jour au lendemain, fort probablement ; à quelques semaines d'intervalle, rien n'est moins sûr. Compte tenu de l'adaptation continuelle de l'être humain aux contingences de la vie, les représentations personnelles changent en effet rapidement selon les contextes d'existence. Il est difficile de prévoir leur évolution. Inversement, les visions collectives sont beaucoup plus stables dans le temps. On peut dès lors penser que si l'enquête menée avait été reprise ultérieurement, par exemple maintenant, le corpus constitué, dans l'aspect général de son contenu, ne serait pas différent de celui dont on dispose. À cet égard, le remplacement à l'automne 2007 du programme *Histoire du Québec et du Canada* par le programme *Histoire et éducation à la citoyenneté* semble avoir eu peu d'impact sur les représentations historiques des jeunes Québécois. C'est en tout cas ce qui ressort des analyses menées au chapitre 12. Quant à l'influence de l'environnement de la classe sur les formules élaborées par les répondants, elle est difficile à mesurer. On ne peut la nier. Mais il ne s'agit sans doute pas d'un

facteur déterminant, la preuve étant que les représentations historiques des jeunes, dans leur fond et leur forme, recourent largement celles de la population dans son ensemble (chapitre 11).

* * *

Malgré l'obtention d'un passeport déontologique pour effectuer la recherche, il n'a pas été possible de convaincre toutes les administrations scolaires sollicitées de consentir à l'enquête. Le problème est essentiellement survenu dans les écoles secondaires. Pour justifier leur refus de participer au projet, les directions ont invoqué la lourdeur du programme scolaire, le fait que les répondants soient d'âge mineur, l'assentiment déjà donné à d'autres recherches et ainsi de suite. Ni idéale ni bancale, la sélection finale des établissements tient en partie des refus essuyés.

C'est par voie de contact personnel que les collaborateurs au projet ont été recrutés au départ et que les établissements ont donc été « choisis ». Des coups de fil chanceux dans des écoles ciblées ont fait le reste. Au total, les établissements ayant participé à l'enquête sont situés aux quatre coins du Québec. La distribution spatiale des locuteurs ayant produit un énoncé dans le cadre du corpus principal ou du corpus complémentaire est la suivante : 37,8% des jeunes sont inscrits dans des établissements de la ville de Québec et sa banlieue, 34,5% vont à l'école en région et 27,6% fréquentent des institutions de la métropole. Évidemment, ces proportions ne respectent pas la répartition de la population sur le territoire québécois. Montréal (on parle ici de la zone métropolitaine de recensement) concentre par exemple un peu moins de la moitié des habitants de la province, Québec environ le dixième, et les autres régions un peu plus de 40%⁵. La disproportion du corpus au profit de la communauté urbaine de Québec et aux dépens de Montréal, où il fut plus difficile de réaliser l'enquête, crève les yeux. À cause des effets de saturation visibles à l'échelle régionale autant que provinciale, cette imperfection n'est toutefois pas préjudiciable à la crédibilité du corpus confectionné : l'ajout d'établissements à l'inventaire ou leur répartition plus

heureuse sur le territoire québécois n'aurait vraisemblablement rien changé aux résultats de l'enquête.

Peut-on dire du corpus qu'il est représentatif de la clientèle inscrite dans chacun des niveaux d'études visés – 4^e secondaire, 5^e secondaire, cégep et université? Non, on ne peut le dire. L'idéal aurait été d'avoir plus de répondants francophones habitant la communauté urbaine de Montréal, que ce soit au secondaire, au cégep ou à l'université. Il eût été préférable aussi de joindre les cégépiens évoluant dans des institutions de langue anglaise, qui sont absents de l'enquête. Enfin, accroître le nombre d'universitaires en région aurait été un atout. Cela dit, à cause des effets de saturation visibles dans la banque constituée de locutions, il n'est pas sûr, de nouveau, que l'ajout de répondants – francophones ou anglophones, dans quelque région ou agglomération que ce soit – aurait eu un impact sur les résultats de l'enquête. On peut même penser le contraire, soit que les tendances observées eussent été confirmées. Sur cette base, le constat général à établir est le suivant : constituer un échantillon scrupuleusement emblématique de la jeunesse québécoise aurait été souhaitable ; ce summum étant difficile à atteindre en pratique, mieux valait réaliser l'enquête et diffuser ses résultats malgré les déficits de représentativité du corpus ; il semble de toute façon que les carences apparentes du corpus aient engendré des conséquences mineures sur le portrait obtenu de la conscience historique des jeunes ; nonobstant les lacunes qu'il contient, tout indique en effet que le corpus amassé permet de saisir, dans leurs caractéristiques principales, les visions qu'ont les jeunes Québécois du passé de leur société.

* * *

La constitution du corpus est une chose ; l'analyse des formules recueillies en est une autre. Or, la mise au point d'une méthode permettant de tirer le meilleur parti des énoncés collectés n'a rien d'une sinécure. À partir de la prise en compte de toutes les formules, le défi était d'établir une espèce de cartographie des visions du passé contenues dans les expressions des

À partir de la prise en compte de toutes les formules, le défi était d'établir une cartographie des visions du passé contenues dans les expressions des jeunes.

jeunes. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'exercice fut ardu. Si certains regroupements étaient évidents, d'autres ne sont apparus qu'à la suite de triages et d'ordonnements à n'en plus finir. Cela dit, au fil des classements et des reclassements, il a été possible de regrouper les formules recueillies sous un nombre relative-

ment restreint de rubriques dont la liste paraît au tableau 1. À noter que, du fait de leur pertinence, les mêmes rubriques ont été conservées pour classer les pièces du corpus principal comme celles du corpus complémentaire, et ce, nonobstant le niveau d'études, la langue, le sexe ou la région de résidence des répondants. Le sens et la portée attribués à chacune des catégories for- gées se présentent comme suit :

Dans les trois catégories « militance », « appréciation négative de l'expérience québécoise » et « adversité rencontrée » sont rangées les formules qui, exprimant de la part de leurs auteurs un sentiment implicite ou explicite

TABLEAU 1

Liste des rubriques de classement des énoncés

Militance

Appréciation/connotation négative de l'expérience québécoise
Adversité rencontrée

Appréciation/connotation mélangée de l'expérience québécoise
Adversité/réussite

Appréciation/connotation positive de l'expérience québécoise
Progrès

Énoncés neutres

Je me souviens (ou dérivés)
Énoncés à caractère ironique
Énoncés à caractère philosophique
Appréciation du cours d'histoire du Québec
Vaincu par la question ou indifférent à elle
Énoncés inclassables ou indéchiffrables

d'indignation, de frustration, d'abattement ou de dépossession, renvoient à des représentations malheureuses, fâcheuses, préoccupées ou désolantes du passé québécois :

— Est considérée « militante » une phrase où le jeune, plutôt que de proposer une vision caractérisée du passé québécois, prend prétexte de sa perception du passé pour soutenir une cause, passer un message ou se livrer à un exercice de propagande enraciné dans l'idée sous-jacente d'une oppression vécue, d'une injustice subie, d'une lutte à poursuivre ou d'un patriotisme à étaler. Par exemple : « Le Québec aux Québécois » ; « Dans mon cœur, le Québec a toujours été une nation » ; « Souvenons-nous de nos prédécesseurs et continuons leur œuvre » ; « French, lots of French » ; « Vive le Québec libre ! »

— Sont désignés « appréciations négatives de l'expérience historique québécoise » les énoncés qui décrivent le passé du Québec sous un angle strictement pessimiste, ce passé ne présentant apparemment rien de beau, de bien, de constructif ou de positif. Ainsi : « Les Français ont perdu », « Une suite d'échecs », « Everyone got screwed », « Nous avons été abandonnés et divisés ».

— Sous la rubrique « adversité rencontrée » sont enfin casées les formules qui font état des contrariétés de toutes natures subies dans le temps par le Québec (ou par le Sujet collectif québécois), de même que les phrases qui présentent le parcours québécois comme un long combat collectif pour exister, sans toutefois que ne soit fournie de précision sur le caractère ruineux ou victorieux des luttes menées. Par exemple : « Conflits après conflits », « Tout une guerre pour garder un territoire », « The history of Quebec is a lot of hard work and determination ».

Bien sûr, les visions qu'ont les jeunes du passé québécois ne sont pas toutes bilieuses, défaitistes, sombres ou inquiètes. Une bonne proportion des énoncés produits peut être rangée sous diverses rubriques exprimant une conception différente de l'aventure québécoise, et ce, depuis l'évocation du succès relatif de cette société jusqu'à la représentation enthousiaste de sa trajectoire historique.

— Ainsi en est-il de la catégorie « appréciation mélangée de l'expérience québécoise », qui rend bien ce que suggère son titre en accueillant les formules, moins nombreuses que les autres, où l'auteur met en avant une proposition paradoxale (« Né sous le lys, j'ai grandi sous la rose »), une proposition composée de deux syntagmes dont l'un souffle le chaud et l'autre le froid (« Forte province de cœur, faible d'esprit ») ou une proposition faisant état d'éléments à la fois positifs et négatifs du passé québécois (« Découverte, conquête, pillage, guerre, développement »).

— La catégorie « adversité/réussite » veut pour sa part marquer le fait qu'un auteur, insistant dans sa phrase sur le côté difficile de l'expérience québécoise, parvient néanmoins à une évaluation positive du parcours historique de cette société. Les trois énoncés suivants témoignent de pareille association entre épreuve et bonne fortune : « Une colonie conquise qui a gardé son identité » ; « Malgré tout, on est resté nous-mêmes » ; « The fact that Quebec has remained french even though the surrounding of the English ».

— Univoque et explicite dans sa tendance énonciative, la catégorie « appréciation/connotation positive de l'expérience québécoise » regroupe les formules révélant le passé du Québec sur des modes diversement positifs, et ce, depuis les plus banals (« Une aventure extraordinaire ») jusqu'aux plus élaborés (« Peuple minoritaire qui oscillant entre assimilation et indépendance a su tirer [profit] des occasions offertes par l'histoire afin de prospérer au maximum en accord avec son particularisme »).

— Parmi les rubriques ralliant les formules à connotation positive figure enfin celle de « progrès », dans laquelle sont classées les expressions qui présentent l'expérience québécoise sous l'angle de l'avancement, de la montée, de la maturation, de l'expansion, du développement ou de l'accomplissement. Par exemple : « Slow, gradual growth of a democratic province » ; « [Au] départ on était un échec, mais à la fin c'était réussi » ; et ce dernier énoncé, locution pastiche du slogan publicitaire d'une brasserie populaire : « Meilleur depuis 1608⁶ ».

Les autres rubriques créées pour ramasser les formules produites par les jeunes sont de différentes natures :

— Centrale dans le classement suggéré, la catégorie des « énoncés neutres » rassemble un très grand nombre de formules dont le dénominateur commun est de proposer une représentation dépassionnée, détachée, positiviste, froide, sèche ou à caractère strictement factuel de l'expérience québécoise. Parmi les phrases emblématiques de cette catégorie, signalons les suivantes : « Évolution », « Une aventure de découvertes et de conquêtes », « L'aventure historique québécoise, une aventure identitaire » ; « Beaucoup de changements », « Jacques Cartier discovered Québec ».

— Sous la catégorie « je me souviens ou dérivés » figurent les énoncés qui reprennent intégralement ou différemment la devise du Québec. Compte tenu de son occurrence dans le corpus, la formule méritait un traitement particulier. Si, dans la majorité des cas, les énoncés reproduisent la devise québécoise en la laissant dans son incertitude constitutive⁷, d'autres locutions sont plus complexes qui comportent des prédicats ou des suffixes ayant pour conséquence de lui donner un sens précis.

— Viennent ensuite les « énoncés à caractère ironique ». Comme l'indique le nom de la catégorie, celle-ci concentre les formules où l'auteur rend compte de l'expérience québécoise de manière humoristique en cédant à la plaisanterie (« Go Habs »), à la moquerie (« Le peuple qui se croyait élu »), au sarcasme (« Le Québec est une province libre ») ou à la dérision (« Vive les castors ! »).

— Il y a par ailleurs les « énoncés à caractère philosophique » qui regroupent les locutions empreintes de morale où l'auteur, se faisant pédagogue, prêchant ou catéchète, donne dans la leçon politique (« Une conquête, ça se fait pas en une journée »), se lance dans de grandes envolées métaphysiques parfois nébuleuses (« C'est le hasard qui a décidé, l'imprévu récompensé ») ou renoue avec l'esprit universel (« Il ne faut jamais oublier qui on est vraiment »).

— Sous la rubrique « appréciation du cours d'histoire du Québec » sont rassemblés les énoncés où l'auteur, plutôt que de se pencher sur la condition québécoise dans le temps, apprécie le cours d'histoire du Québec qui lui est servi ou réfléchit de manière générale sur l'histoire comme domaine d'études ou sujet d'intérêt public. Par exemple : « Quebec history

is something that is very boring »; « Une histoire très intéressante, mais l'histoire de l'Europe est plus intéressante »; « L'histoire du Québec c'est amusant ».

— Dans la catégorie « on s'avoue vaincu par la question ou on n'aime pas la question » ont été placées les locutions, peu nombreuses au total, qui répercutent la confusion, l'ignorance ou l'indifférence avouée de leurs auteurs à l'endroit de l'histoire du Québec ou du sujet de l'enquête. À titre d'exemple : « Difficile à savoir », « No clue », « Je m'en fous carrément ».

Il est un dernier groupe d'énoncés, précipité granuleux d'un corpus fort digeste par ailleurs, que l'on s'est résigné à ranger dans la filière « numéro treize », celle des formules jugées inclassables parce qu'énigmatiques ou embrouillées (« La vie, une aventure splendide »; « Moi, j'ai des libellules dans la tête ») ou considérées indéchiffrables parce qu'illisibles ou incompréhensibles. Ont été également placées dans cette catégorie les locutions où l'auteur, confondant le Québec avec la cité de Champlain, parle de la ville de Québec plutôt que de la province. Par exemple : « On a travaillé fort pour construire une ville qui en a valu la peine »; ou encore : « Québec, capitale nationale et fier de l'être depuis toujours ». Dans la catégorie « inclassables » figurent enfin les formules qui, tout en étant signifiantes en soi, ne concernent ni de près ni de loin l'expérience québécoise (« Que la France et l'Angleterre sont devenues indépendantes »; « *A mari usque ad mari!* – d'un océan à l'autre ») ou désignent un sujet historique autre que le Sujet québécois (« Vive les Innus »).

* * *

Une fois les thématiques forgées, il fallait encore procéder à la distribution raisonnée des énoncés selon les catégories créées. Différentes logiques ont présidé à la répartition systématique des formules. Bien sûr, la signification immédiate des expressions fut un critère de choix. Facile de classer, sous le thème général de l'« adversité rencontrée », des phrases au dénominateur commun telles « Le combat d'une nation », « On a passé par toutes les

épreuves » et « Une bataille culturelle constante ». Dans ces trois énoncés, il y a en effet l'idée voulant que le parcours historique des Québécois ait pris la forme d'une lutte continuelle contre les embûches, les empêchements et les obstacles.

Cela dit, la proximité de signification ou d'intention des formules fut tout aussi importante comme critère de classement. Ainsi, « On s'est faite fourrer », « On se fait assimiler » et « Le Québec est une province au passé tordu, mais impassible », toutes phrases exprimant une vision misérable, sinon désespérée ou désespérante, de la condition québécoise, ont été classées dans la catégorie « appréciation négative de l'expérience québécoise ». De même, les énoncés « Ça a été dur, mais quel beau résultat », « Un risque qu'on a pris et eu raison de prendre » et « Le Québec s'en est bien sorti », parce qu'ils associent le parcours québécois à un parcours d'infortune renversée ou de malheur dompté, ont trouvé place dans la catégorie « adversité/réussite ».

Comme dans toute opération de tri, les problèmes ne naissent pas cependant de ce qui s'impose à l'évidence, mais de ce qui tombe dans les interstices catégoriels ou de ce qui est ambivalent. Il n'est pas simple par exemple de classer une formule comme « La communauté a évolué au fil du temps ». S'agit-il d'une évaluation positive du parcours québécois ? L'auteur a-t-il voulu rendre compte de l'expérience québécoise sur un mode aussi neutre que possible ? Dans ce cas particulier, c'est la deuxième option qui a été retenue, car la vision proposée n'a de qualification ni positive ni négative ; on y trouve plutôt le constat froid d'une situation non estimée. Cette caractéristique la distingue d'une autre formule : « Le Québec a connu une belle et impressionnante évolution », qui porte en elle une appréciation triomphante de l'aventure québécoise dans le temps. Elle la singularise également

Des phrases telles « Le combat d'une nation », « On a passé par toutes les épreuves » et « Une bataille culturelle constante » peuvent être facilement classées sous le thème général de l'« adversité rencontrée ». Ces énoncés évoquent tous l'idée faisant du parcours historique des Québécois une lutte continuelle contre les embûches, les empêchements et les obstacles.

par rapport à l'expression « Ça l'a évoluer mais il reste beaucoup de travail à faire ! », dépositaire d'une vision mélangée – positive, inquiète et confiante tout à la fois – du passé québécois et de son avenir. Il découle de tout ceci un constat capital : plus que les mots spécifiques qui la composent, c'est la construction sémantique d'une phrase qui détermine son rangement sous une rubrique ou sous une autre.

Bien sûr, ce principe de méthode n'exclut pas que la distribution thématique des formules repose aussi sur le jugement personnel. Par exemple, c'est après mûre réflexion que l'on a décidé de classer l'énoncé « C'est intéressant » dans la catégorie « appréciation du cours d'histoire du Québec » plutôt que sous la rubrique « appréciation/connotation positive de l'expérience historique québécoise ». Quoique la question posée aux jeunes ait été sans équivoque, certains l'ont apparemment comprise (ou ont décidé de l'interpréter) comme une invitation à évaluer le cours d'histoire du Québec, à se prononcer sur la valeur de l'histoire du Québec en général ou à s'exprimer sur la pertinence de cette histoire comme matière scolaire ou sujet d'intérêt public. Dans ce contexte, la formule « C'est intéressant » – et d'autres de même nature : « Difficile », « Compliquée », « Pertinente », etc. – nous ont semblé relever de l'appréciation du cours d'histoire suivi, d'où leur rangement dans cette catégorie.

Un deuxième exemple servira à exposer la difficulté de classer un énoncé sous une rubrique ou sous une autre. Où caser l'expression « La survivance québécoise » ? Dans la catégorie « appréciation négative de l'expérience québécoise », parmi les formules « neutres » ou dans la catégorie « adversité » ? Après réflexion, nous avons décidé de considérer l'énoncé en question comme étant « négatif ». L'expression « la survivance » porte en effet implicitement l'idée de difficulté, sinon celle de misère. Elle n'a pas la même signification que la formule « nous avons survécu à la menace anglophone », classée dans la catégorie « adversité/réussite », qui suggère que le peuple a survécu aux calamités subies, non plus que la même acception que l'énoncé « L'évolution et la survie d'un groupe distinct dans un ensemble différent », pouvant être associée à un point de vue finalement assez positif

de l'expérience québécoise, qui veut que le groupe ait réussi à avancer dans un environnement dissemblable, voire hostile.

Pour éviter que la subjectivité l'emporte sur l'objectivité dans la répartition des cas discutables, on a toutefois usé de prudence. Mis devant un choix incertain, on a opté pour la retenue en rangeant l'expression disputable dans la catégorie des énoncés neutres ou, décision plus rare cependant, dans celle des énoncés inclassables ou indéchiffrables. Pour échapper autant que faire se peut à la partialité, on s'est également gardé de prêter aux formules équivoques des significations trop éloignées de leur sens apparent. Ainsi, au lieu d'interpréter la phrase « Je m'en souviens pas » dans le sens ironique de « il est dommage, voire scandaleux, que les Québécois ne se souviennent pas de leur histoire » ou dans celui, plus prosaïque, de « je suis vraiment embêté par la question », on s'est contenté de l'inscrire dans la catégorie praxique « Je me souviens ou dérivés ». *Idem* en ce qui touche à l'expression « Le Québec a été continuellement en changement », qu'on aurait pu classer sous la rubrique « appréciation positive de l'expérience québécoise », mais que, préconisant ici la modération interprétative, on a rangé dans la catégorie des énoncés neutres, le changement mentionné n'étant pas qualifié.

On ne contestera pas que, dans le métaclassement auquel nous sommes parvenu, il reste des cas douteux ou attaquables. Eût-il été préférable de placer la formule « Violence, guerre, conquête » sous la rubrique « appréciation négative de l'expérience historique québécoise » plutôt que, comme on l'a fait, sous celle d'« adversité » ? Et où caser la phrase « Avance comme je te pousse » : dans la catégorie des « énoncés ironiques » ou – notre choix – sous le thème « appréciation négative de l'expérience québécoise » ? Au total, le nombre de cas litigieux n'est toutefois pas suffisant pour remettre en cause le mode de classement élaboré et les résultats obtenus. Visant la rigueur et la constance interprétative avant tout, le système élaboré est fondé et nuancé, même s'il conserve une part de flottement et d'imprécision. Il permet une estimation juste des représentations par lesquelles les jeunes Québécois résument le passé de leur société. Il soutient fermement les analyses développées dans l'ouvrage. Nonobstant d'éventuelles divergences de

vues dans le classement des phrases, un chercheur reproduisant l'exercice auquel nous nous sommes livré parviendrait à des conclusions générales similaires aux nôtres.

À cet égard, il est important de préciser certains points concernant la lecture à faire des chiffres ponctuant l'ouvrage et présentés dans les tableaux. On doit savoir que le matériel recueilli – les phrases – n'a donné lieu à aucun traitement statistique élaboré (calcul de la marge d'erreur ; établissement de l'écart type ; test du khi carré ; détermination du caractère significatif des variations observées ; etc.). Le présent travail, soyons clairs à ce sujet, ne relève pas de l'exercice quantitatif, mais de l'étude qualitative. Pour cette raison, on évitera de considérer les pourcentages établis comme des mesures précises de ce qu'ils contribuent à éclairer. Résultat de compilations primaires, ces pourcentages n'ont d'autre utilité que d'indiquer des tendances, de laisser voir des amplitudes et de faire état d'importances relatives. À l'encontre de ce que l'on pourrait croire, l'intérêt du livre et sa fiabilité analytique ne sont nullement entachés par le fait que l'« approximation » est au cœur de notre démarche. La taille de notre corpus est plutôt garante de la solidité de nos trouvailles. Il serait par ailleurs absurde de vouloir cerner de manière géométrique ou galiléenne le rapport des jeunes au passé. Le fin mot de notre travail n'est pas d'arpenter la conscience historique comme s'il

Il serait absurde de vouloir cerner de manière géométrique le rapport des jeunes au passé. Notre travail n'est pas d'arpenter la conscience historique comme s'il s'agissait d'une réalité exacte, mais de l'apprécier dans ses grandes lignes qualitatives.

s'agissait d'une réalité exacte, mais de l'apprécier dans ses grandes lignes qualitatives, lignes qu'il est également possible d'exprimer sous des formes proportionnelles – et donc chiffrées.

Autre point, de nature déontologique celui-là : pour conserver à tout prix l'anonymat des répondants et celui des établissements qui ont accueilli la recherche, nous avons eu recours à un système de codage des feuilles-réponse qui empêche l'identification des personnes et des institutions. Si, pour éviter d'alourdir le texte, le système inventé n'est pas en usage dans l'ouvrage, il est

employé dans le site Web accompagnant la publication. Efficace et infaillible dans le cas des élèves et des cégépiens, le système n'est pas aussi probant dans le cas des universitaires. Le nombre élevé de répondants de niveau universitaire provenant de la communauté urbaine de Québec laisse en effet deviner que des étudiants de l'Université Laval ont collaboré à la recherche. C'est un fait. Mais là s'arrête l'exercice spéculatif. On ne peut déterminer à quel moment les étudiants de cette institution ont participé à l'enquête. En dépit des données paraissant au tableau 8, il est également assez difficile de savoir dans quel programme particulier ou profil spécifique de formation ils étaient inscrits. Chose certaine, il est impossible d'identifier nommément un locuteur. Au total, l'incognito des répondants est préservé.

Dernier élément : aucun jugement de valeur sur la qualité des élèves, des étudiants, des professeurs ou des programmes de formation de quelque établissement et à quel niveau ne peut découler de l'appréciation des résultats de cette recherche. S'adonner à pareilles supputations serait trahir les visées du projet. Ce serait également ternir l'esprit de rigueur, d'empathie et de compréhension qui l'a animé depuis le début.

Notes

1. Voir annexe 1.
2. Voir annexe 2.
3. Il est difficile de savoir pourquoi le quart des jeunes environ n'a pas donné suite à la question de produire une formule. Le manque de temps ou d'intérêt, l'ignorance, l'indifférence, l'abstention réfléchie, voire l'omission, constituent autant d'explications plausibles. On notera simplement que le taux de réponse, si l'on intègre les deux corpus principal et complémentaire, est moins élevé chez les élèves de 4^e secondaire (70 %) que chez les élèves de 5^e secondaire (79 %), du cégep (78,7 %) ou de l'université (83,5 %). Les comptabilisations et analyses produites dans ce travail ne reposent que sur la prise en compte des réponses effectivement fournies par les locuteurs, et ce, sans tenir compte des absents, dont nous ne pouvons déterminer ni la cause ni la signification.
4. En Amérique du Nord, il semble qu'il n'y ait qu'au Québec que les ventes de Pepsi-Cola dépassent celles de Coca-Cola. Doit-on y voir une manifestation de la « distinction québécoise »? Le répondant ne semble pas en douter. Chose certaine, la compagnie de boissons gazeuses a exploité la situation en ce sens, qui a lancé le slogan « Ici c'est Pepsi », auquel Coke a répondu par la pub « Partout dans le monde, c'est Coke ».

5. Dans le cas de Montréal et de Québec, il s'agit des régions métropolitaines de recensement (RMR). À elles seules, d'après les données de 2011 de Statistique Canada, les régions du Grand Montréal et du Grand Québec concentrent 58,08 % de la population de la province, soit 4 589 927 personnes sur un total de 7 903 001 âmes.
6. On se souvient de la formule « Jeune depuis 1903 », slogan marquant d'une publicité de la brasserie Molson lancée en 2003 pour vanter sa marque *Molson Ex.*, vieille alors de 100 ans !
7. Incertitude qu'avait bien fait ressortir le documentaire de Thierry Le Brun, *Un certain souvenir*, produit en 2002 par l'Office national du film du Canada.

Table des matières

Note au lecteur 7

Introduction 9

1. De la méthode 29
2. Panorama des énoncés 47
3. Visions des élèves de 4^e secondaire 61
4. Visions des élèves de 5^e secondaire 77
5. Visions des cégépiens 91
6. Visions des universitaires 101
7. Visions des jeunes anglophones 115
8. Différences selon le lieu de résidence? 135
9. Différences selon le sexe? 147
10. Les Autochtones et le Canada dans les représentations des jeunes 161
11. Visions des jeunes par rapport à celles de la population en général 173
12. Réforme du programme d'histoire nationale et représentations historiques des jeunes 199

Conclusion 217

Annexes 243

Liste des tableaux et figure 247

Remerciements 251

Je me souviens ?

Le passé du Québec dans la conscience de sa jeunesse

Parce qu'il conteste une ribambelle d'idées reçues, ce livre sera discuté. À l'encontre de ce que l'on dit, les jeunes Québécois s'intéressent à l'histoire de leur société. Ils sont capables de visions d'ensemble du parcours de leur collectivité – visions politiques soit dit en passant ! Et ils se montrent fiduciaires de l'expérience historique du Nous – ou plutôt des Nous québécois, selon qu'ils sont « anglos » ou « francos ».

Il y a plus : le nouveau cours Histoire et éducation à la citoyenneté ne dépolitise pas les élèves. Les grandes références nationales continuent d'agir sur la conscience historique des jeunes. Et l'histoire du destin tragique du peuple québécois, chez les francophones tout au moins, n'est pas en voie d'être remplacée par une vision déconflictualisée et multiculturaliste du passé collectif.

Tirant profit d'un corpus original amassé sur une dizaine d'années et formé de près de 3500 phrases produites par de jeunes Québécois invités à résumer l'histoire du Québec par une brève formule, l'auteur nous entraîne au cœur d'une fascinante enquête sur la conscience historique de la nouvelle génération. De ce travail pionnier, il tire des préceptes revivifiants pour l'avenir de l'enseignement de l'histoire au Québec ou ailleurs.

À l'Université Laval, **Jocelyn Létourneau** est titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire du Québec contemporain. Il a publié de nombreux travaux sur la question des rapports entre histoire, mémoire et identité.

